

Martin Winckler

Le Chœur des femmes

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Avertissement

Ce livre est un roman : les personnages, l'Unité 77, la ville de Tourmens, son CHU et les événements qui s'y déroulent sont imaginaires.
Mais presque tout le reste est vrai.

M.W.

*À Sandrine Thérie et Olivier Monceaux,
« My favorite Dragonslayers »
Et à N.B., en la remerciant d'avoir été
ma « patiente Alpha ».*

*Who feeds from the love and care
Women share with their hands?
Who knows the pain and grief
Women nurture in their womb?
Who listens to the words and flesh
Women carry in their songs?*

*Qui reçoit l'amour et les soins
Que les femmes donnent de leurs mains?
Qui connaît la douleur, le chagrin
Que les femmes nourrissent dans leur ventre?
Qui écoute les mots et la chair
Que les femmes portent dans leurs chants?*

Betty Boren, *Women's Choir*, 1973

Ouverture

Qu'est-ce qu'on m'avait raconté, déjà ?

J'ai du mal à m'en souvenir parce que ça m'avait semblé incroyable, alors, et ça me semble risible aujourd'hui...

Ah, oui.

Que j'allais souffrir. Parce qu'il voulait toujours avoir le dernier mot. Que si je lui tenais tête, il m'écraserait. Que si au contraire je faisais mine de m'intéresser à ce qu'il raconte, il allait m'assommer, tant il s'écoutait parler. Que tout plein de femmes – infirmières, externes, internes – étaient passées dans son lit, un jour ou l'autre. Que beaucoup de patientes – les plus baisables, évidemment ! – y passaient elles aussi... et qu'il n'avait rien contre les garçons ! Qu'avec – ou peut-être grâce à – ma *belle gueule*, il essaierait sûrement de me coller dans son lit. Et que si par bonheur je ne l'intéressais pas, il me ferait une vie impossible. Bref : qu'il était insupportable.

Et aussi :

Qu'il n'arrêtait pas de donner des leçons à tout le monde. Qu'il disait du mal des confrères. Qu'il professait des idées insensées. Qu'il pratiquait des gestes dangereux et totalement irréfléchis. Qu'il prenait des risques et en faisait prendre aux malades. Qu'il était très copain avec Sachs, un autre généraliste agité du bocal qui pompait l'air des gynécos au CHU, et qui avait bossé à l'unité 77 avec lui pendant des années avant de partir se geler les miches au Québec (bon débarras !). Qu'ils avaient écrit ensemble un bouquin sur la relation médecin-malade, et qu'il en avait pondu ensuite un autre sur la contraception dont les canards féminins avaient vaguement

parlé – évidemment, ces journalistes, dès qu'on les caresse dans le sens du poil... Bref : qu'il ne se prenait pas pour de la merde, mais qu'il emmerdait le monde.

Et enfin : qu'il était secret et bavard, direct et sournois, agressif et mielleux. En un mot : imprévisible. Et versatile, en plus. Et que, dans les couloirs du CHU, on le surnommait Barbe-Bleue. Parce qu'en plus de jouer encore les séducteurs à la cinquantaine passée, il arborait une barbe pas toujours bien taillée et il était toujours prêt à bouffer ceux qui lui parlaient.

Tout ça m'avait fait rire jaune car, à vrai dire, je m'en foutais. Ce n'était pas mon problème. Mon problème, c'est que le doyen m'avait imposé de passer les six derniers mois de ma cinquième année d'internat – mon « allée d'honneur », avait-il ajouté avec un grand sourire censé me reconforter – dans la section de ce type, sous sa responsabilité, et ça me mettait hors de moi. Je n'avais rien à cirer du Dr Franz Karma, de ses nanas et de ses états d'âme. Rien du tout. Et puis, j'avais déjà dû passer deux fois six mois en salle d'accouchement, et ça m'avait pompé l'air, vu que Collineau, le praticien-chef, préférait l'haptonomie aux césariennes et s'excusait en pleurant chaque fois qu'il devait faire une épisiotomie à une gonzesse qui de toute manière ne sentirait rien quand il lui donnerait le coup de ciseau, et serait bien contente que ça aille plus vite et que son mouflet ait les joues bien roses au lieu d'être tout bleu d'avoir dû attendre, son cordon autour du cou, que Monsieur le praticien-chef décide en son âme et conscience si les coups de pied qu'il sentait quand il lui faisait l'imposition des mains sur l'abdomen voulaient vraiment dire : « Je suis pas pressé de sortir du ventre de maman, il fait froid dehors », et pas, plutôt : « Faites-moi sortir d'ici, bordel, si je moisis encore dans ce trou je vais claquer ou rester neuneu ! » Alors, les médecins New Age et les patientes geignardes, j'en avais eu ma dose. J'en avais marre de leur demander pardon en leur faisant écarter les cuisses pour récupérer *délicatement* des chiards hurlants gluants et prendre le placenta dans la tronche. J'avais envie de faire autre chose de mes mains.

En quittant les salles d'accouchement, je n'avais qu'une hâte, c'était de retourner au bloc. Là, au moins, les femmes ne crient pas, elles ne posent pas de questions, elles veulent seulement qu'on règle le problème, qu'on fasse sauter la tumeur qui leur dévore le sein ou le foutu utérus qui saigne de tous ses fibromes – et ça c'est seulement de la petite bière, le plus intéressant c'est tout de même la dentelle : monter du 95 B à une planche à pain sans lui laisser une cicatrice, prélever six ovocytes dans un

ovaire infoutu de les cracher tout seul, les féconder *in vitro* et les mettre au four dans l'utérus en faisant en sorte que ça lève, ou alors, le fin du fin – je ne rêvais que de ça depuis la première fois que j'avais vu Girard, le chef de chirurgie plastique, refaire un hymen – en l'occurrence, celui d'une conne très pauvre qui avait baisé tant et plus depuis l'âge de quatorze ans et voulait se refaire une beauté à vingt-trois pour épouser un connard très riche afin de lui faire croire, au cours de sa nuit de noces, que c'était leur première fois à tous les deux – elle avec un homme, lui avec une vierge. Girard savait les tricoter exactement comme il fallait. Je me souviens en frissonnant de son sourire et de son monologue satisfait, au moment où il serrait le dernier nœud : « Voilà ! À présent, elle l'a juste assez étroite pour qu'il débande au premier essai ; juste assez sensible pour qu'elle crie au passage quand il remettra ça, comme si c'était *vraiment* la première fois, cette salope ; et juste assez fragile pour qu'elle se déchire et saigne au premier grand coup de queue – pas trop, mais quand même assez pour qu'elle fasse une tache sur son drap nuptial. Et si ça se trouve, la belle-mère voudra l'étendre au balcon... Bref, juste ce qu'il faut pour que le type ne l'ait pas volée, sa nuit de noces. Du grand art. »

Ça m'avait fait rêver pendant quinze jours.

Alors, le Dr Franz Karma, praticien-chef en charge de l'unité 77, « Médecine de la femme », j'en avais vraiment rien à battre. Ce type et son unité n'avaient rien pour m'intéresser. Seulement, je ne pouvais pas y échapper : tout interne se destinant à la chirurgie gynécologique devait passer au moins douze mois en salles d'accouchement (où, fallait bien le reconnaître, j'avais quand même appris à faire une césarienne proprement et aussi, à trois reprises – et j'avais eu du pot parce qu'on n'en voit quand même pas souvent –, une hystérectomie hémostatique en urgence à des femmes qui s'étaient mises à pisser le sang après avoir pondu leur niard) et – ça, c'était moins drôle – six autres mois dans une unité strictement médicale. Officiellement, pour « apprendre à établir des contacts avec les patientes et faire face à des situations cliniques courantes de soins primaires ».

J'avais eu beau expliquer à Collineau que les contacts, ça ne m'intéressait pas, tenir la main c'était vraiment pas mon style, et que les soins primaires ça n'était pas du tout ma tasse de thé – je ne me sentais bien qu'avec des écarteurs, un scalpel ou un bistouri électrique, des ciseaux, des aiguilles et du fil, bref, du solide entre les doigts –, il m'avait répondu que c'était le règlement et – en me regardant de haut – que si je voulais pas y aller, je n'avais qu'à changer de spécialité. Alors j'étais vachement fumasse

d'aller perdre mon temps chez ce Karma. Mais ce qu'on disait de lui, je m'en battais, et je me promettais bien, de toute manière, de prendre des gardes en rab, histoire de m'éclipser pour aller au bloc chaque fois que je pourrais. Il ne fallait surtout pas que je perde la main.

Il y avait tout de même une chose qui me foutait les boules. Un mec que j'avais croisé à l'internat m'avait raconté que Barbe-Bleue – qu'on surnommait aussi « le gourou du MLF », car c'est lui qui avait imposé le nom de l'unité, paraît-il – l'avait viré, sans explication, le lendemain de son arrivée, après l'avoir entendu plaisanter devant une patiente. « C'est dingue ! m'avait-il dit, j'ai fait une remarque de rien du tout, la patiente – *quelle cruche* – l'a mal pris, j'ai vraiment pas compris pourquoi, elle s'est mise à chialer et là, Karma est arrivé comme Zorro sur ses grands chevaux et m'a foutu à la porte. » Depuis, le pauvre se cherchait un autre poste, mais les choses étant ce qu'elles étaient déjà à l'époque, il avait les pires difficultés à se faire adopter par un autre service du CHU. Et ça, c'était tout de même très inquiétant pour moi. J'avais appris à savoir qu'un chef de section, c'est un petit chef souvent hargneux, vicieux, et rancunier en plus. Les types qui n'ont pas pu avoir de service rien qu'à eux sont des frustrés, alors ils martyrisent les internes. Et se faire vider par un petit chef, même un tout petit comme Karma l'était sûrement (car son unité était la plus petite du CHU Nord), ça équivaut à dire adieu à une carrière dans le même hosto, ou alors à se retrouver obligé de bosser dans le service de son pire ennemi – autant dire en enfer parce que l'autre serait bien sûr heureux de déclarer que son collègue « avait fait une erreur en se séparant de cet excellent élément » mais ne raterait jamais la moindre occasion de laisser entendre au premier intéressé qu'il bosse comme une merde – bien normal, vu d'où il vient – et que si « même là-bas » il n'est pas arrivé à bosser correctement, c'est que vraiment...

Tout ça pour expliquer à quel point j'étais dans mes petits souliers ce jour-là – le premier jour, un jour gris et terne de février – lorsque, après avoir pris toutes les vacances dont je disposais pour reculer l'échéance au maximum et tenter par tous les moyens de changer mon affectation (pour un poste de gériatrie féminine, par exemple : là-bas, pas besoin de perdre son temps à poser des questions aux patientes, de toute manière elles ne sont plus en mesure de donner des réponses ; ou, à la rigueur, pour la rééducation fonctionnelle, où les éclopées ont beaucoup trop besoin de rééducation pour qu'on consacre plus de cinq minutes à leur tenir la béquille), j'ai fini par me résoudre à me présenter au... MLF (quelle blague !) en me disant que finalement, c'était comme les premières années d'amphi, ça n'était qu'un mauvais moment à passer, et s'il y avait moyen

de quitter le navire en cours de route (j'avais assez de points pour briguer le premier poste de chef qui se libérerait lorsqu'un (ou une) titulaire en aurait marre de bosser pour des clopinettes et déciderait d'aller bosser dans le privé, ce qui arrivait déjà souvent, à l'époque) je sauterais sur l'occasion. Parce que, sinon, passer six mois au milieu des pisseuses sans pouvoir tenir un scalpel... Non, pas question.

Ce jour-là, donc, je me tenais à l'entrée du pôle Mère-Enfant de « l'Hospice », le CHU Nord de Tourmens, un machin construit dans les années soixante-dix et jamais rénové depuis – d'ailleurs il était question de le démolir. J'avais déjà fait un tour à la maternité quelques jours plus tôt pour apporter mon dossier en espérant tirer les vers du nez de la secrétaire, mais je t'en fiche ! Elle ne m'avait rien appris de plus, rien de rien, mais elle m'avait seulement tartiné du « Ah, vous allez chez le Dr Karma ! Comme vous avez de la chance, il est tellement gentil, vous verrez, vous allez apprendre beaucoup avec lui », de manière tellement dégoulinante que j'avais eu envie de la baffer.

De très mauvais poil, j'avais franchi la porte de l'infâme vestiaire-cagibi puant (tout le monde s'y déshabillait ensemble, infirmières, aides-soignantes et internes, comme si c'était pour garder les vaches) pour y déposer mes affaires, mais en voyant une paire d'escarpins rouge vif au sommet d'une armoire métallique, j'ai compris que ce serait pire que ce que j'imaginai. Quand on la voit en blouse et en sabots plastique, on ne devine jamais qu'une infirmière ou une aide-soignante, dans le civil, quand elle rentre chez elle, n'est qu'une pauvre pétasse vulgaire. Le blanc, ça camoufle.

Les casiers ne fermaient pas à clé. Je ne pouvais pas y laisser mon sac d'ordinateur et mon imper. J'ai seulement pris une blouse à ma taille, j'ai agrafé dessus un badge portant les mots « Dr Jean Atwood, interne » et glissé dans ma poche un petit carnet tout neuf : on m'avait dit que Karma aimait qu'on prenne ses tirades en note, que ça flattait son ego ; comme j'écris très vite et que je sais me relire, si ça pouvait m'aider...

*

Et puis j'ai pris une grande inspiration et j'ai poussé la double porte du long couloir qui sépare la maternité et le secteur de gynécologie de l'Unité 77, Médecine de la femme et Purgatoire.

Debout dans le couloir désert, la tête pleine de toutes ces pensées, le sac à l'épaule, la blouse sur le bras, je secoue la tête et je soupire de colère

et de frustration. Ce qu'on fait dans ce service est aux antipodes de mes intérêts et de ce que j'ai fait jusqu'ici. Et je n'ai pas choisi d'y aller. Ce sont les circonstances qui m'ont forcé la main...

J'hésite. Je regarde ma montre. Si j'arrivais en retard, c'est pas comme au bloc, personne n'en mourrait. Je pourrais aller prendre un café avec les copains, là-haut... Mais finalement je prends une grande inspiration et je me dis qu'il faut y aller. Je remonte mon col pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, je suis *l'interne*, et pas n'importe quelle lopette d'externe à boutons. Je lève la tête le plus haut possible et je m'engage dans le couloir, en essayant, pendant les quarante-cinq secondes qui me séparent de la porte, de me remémorer tout ce que je sais de la physiologie du cycle, de l'ovulation, des règles, de toutes ces foutues affaires de bonnes femmes dont je n'ai vraiment rien à foutre mais dont je vais probablement entendre parler jusqu'à plus soif. *Damn!*

Au bout du couloir, les deux battants de la porte vitrée ne sont pas tout à fait joints. Un rai de lumière triangulaire se projette sur le revêtement de sol plastifié. À travers l'une des vitres translucides, j'aperçois une silhouette en ombre chinoise et je m'arrête.

Car brusquement j'ai peur.

Peur de ne pas savoir et de ne pas savoir faire. Peur de ne pas savoir m'y prendre. Pas comme il faut.

Peur de ne pas faire face.

Peur de ne pas être à la hauteur.

J'ai appris énormément de choses pendant toutes les années écoulées, et d'un seul coup, je ne sais plus ce qu'il m'en reste. Est-ce que je vais m'en souvenir ? *Est-ce que ça va me servir à quelque chose ?*

Je reste là, fixant la porte, et lorsque la silhouette en ombre chinoise se met à bouger, d'un seul coup, comme dans un éclair, tout me revient.

Je me vois pousser la porte et entrer.

Mardi

(Andante Furioso)

UNITÉ

*Demande-toi toujours :
« Qu'est-ce qu'il/elle (me) veut ? »*

Je me trouve dans un autre couloir, long de quelques mètres seulement, au bout duquel une seconde porte vitrée donne sur un escalier extérieur. Un rayon de soleil éclaire le lino. À ma droite, deux portes fermées. L'une est celle des toilettes. La seconde porte un panneau disant : « La conseillère sera de retour à 10 heures. » À ma gauche se trouve un petit secrétariat, séparé du couloir par un comptoir surmonté d'un volet mobile. Le volet est ouvert, une femme d'une quarantaine d'années – sans doute la silhouette que j'ai aperçue par la vitre – pose son sac sur le comptoir, le fouille et en tire une petite carte verte, qu'elle tend à une femme en blouse blanche assise derrière le comptoir.

Derrière le secrétariat, j'aperçois, à travers la demi-cloison surmontée d'une vitre, une salle d'attente sans fenêtre. Elle est vide.

À mon entrée, les deux femmes tournent la tête.

La quadra me salue de la tête sans ouvrir la bouche.

– Bonjour, fait la secrétaire en levant un sourcil.

Elle semble avoir la trentaine, à peine. Ses cheveux noirs sont retenus par des couettes de chaque côté de sa tête. Elle porte des bagues à chaque doigt ou presque, de grandes boucles et plusieurs piercings aux oreilles, un autre au-dessus de l'œil, un maquillage outrancier et un horrible tatouage en forme de toile d'araignée dans le cou. Elle me fait irrésistiblement penser à un personnage de je ne sais plus quelle série télé.

– Bonjour... dis-je de ma voix la plus grave et la plus ferme. Je suis le *docteur* Atwood, interne en gynécologie obstétrique. Je dois prendre mes fonctions... *Ici*.

Elle me lance un drôle de regard, mâchouille un chewing-gum et dit :

– Ah. *O.K.* Moi, chuis Aline, la secrétaire. Le *docteur* Karma m’a prévenue que vous veniez aujourd’hui. Il ne va pas tarder. Je vous fais patienter un peu pendant que je m’occupe du dossier de cette dame ?

– D’accord...

Il fait chaud dans ce couloir. J’ôte mon imperméable.

– Il y a une penderie dans le bureau, dit la secrétaire en me désignant la pièce contiguë au secrétariat.

En me forçant à sourire pour ne pas avoir l’air désagréable, histoire de ne pas la prendre à rebrousse-poil dès la première minute (la secrétaire d’un service, c’est parfois comme la femme du patron, une vraie teigne, une harpie, elle peut lui glisser ta lettre de licenciement au milieu de la pile et la lui faire signer sans qu’il s’en aperçoive – ils sont tellement cons, parfois), j’entre dans le bureau. Il est beaucoup plus petit que je ne l’imaginai. C’est probablement une ancienne chambre réaménagée, comme il y en a des dizaines dans cet hôpital. Au beau milieu, une cloison en bois fixée à deux rails métalliques sépare la pièce en deux. Côté fenêtre, j’aperçois une armoire, un bureau, un fauteuil à roulettes pour le médecin et deux larges sièges pour les patientes. Côté porte, le coin réservé aux soins, minuscule, est occupé par un lit d’examen aux pieds chromés ; contre le mur, un meuble de rangement et un lavabo sont surmontés par un placard mural.

La « penderie » dont a parlé la secrétaire est dans l’armoire qui se dresse face au bureau. Quand j’en ouvre les portes, je vois qu’elle contient, à droite, des cartons emplis de matériel divers (« spéculums », « compresses », « gants » « kits de frottis ») et, à gauche, des blouses blanches pendues sur des cintres métalliques. Sur la poche de poitrine de la première, je lis : « Franz Karma, médecin ». Pas « praticien hospitalier » ou « chef de service ». Juste « médecin ». *Pfff...*

Je prends mon imperméable sur un cintre, je case mon sac au fond de l’armoire, j’enfile la blouse prise au vestiaire en m’assurant que mon badge est bien fixé, et je ressorts dans le couloir. La patiente vient de refermer son sac et pénètre dans la petite salle d’attente placée juste derrière la guérite de la secrétaire.

Je m’approche du comptoir et je reste là, debout, sans rien dire. Sur le formica bleu du comptoir, la secrétaire a posé la liste des consultations de la matinée.

Unité 77. Planification.
Docteur Karma, mardi 19 février.
8h50, Yvonne B. : post-IVG + pose DIU.
9h15, Colette E. : consultation.
9h30, Denise M. : consultation

Et le même genre de chose sur dix ou douze lignes.

Le téléphone sonne. La secrétaire prend un crayon et répond.

– Unité 77, j’écoute. Non, madame, vous êtes à l’unité 77... Oui. Je comprends. Vous avez de quoi noter? Je vais vous donner le numéro du centre d’IVG pour que vous preniez rendez-vous... Oui? (Elle pose son crayon.) Vous êtes majeure? Alors, l’entretien n’est obligatoire que pour les mineures, mais si vous avez des questions à poser, vous pouvez parler à une conseillère avant de voir le médecin. Oui... Bien sûr... Je comprends... Justement, je pense que ce serait bien que vous parliez avec Angèle Pujade, notre conseillère... Non, rassurez-vous, elle n’est pas là pour vous dissuader... Quand ça? Oh, mais ça fait longtemps, ça, quinze ans! Vous êtes devenue une autre femme, depuis... (Elle sourit.) Non, il n’y a pas de risque. Ça fait partie de la vie des femmes... Eh oui... (Elle rit de nouveau.) Ah, si vous voulez reparler de contraception ensuite, vous pouvez venir consulter ici, bien sûr. Les délais d’attente sont bien moins longs qu’avec les spécialistes de ville ou les médecins de la maternité... Oh, dix, douze jours... Non, pas plus. Et en cas d’urgence on vous reçoit dans la journée. Oui. Bien sûr... Je vous donne le numéro?... Je vous en prie. Moi, je suis Aline, la secrétaire. Si vous avez la moindre question, n’hésitez pas à appeler... Je vous en prie. Au revoir.

Elle repose le téléphone et secoue la tête.

Je regarde ma montre. 9h5. Il m’avait dit neuf heures. Il est en retard.

Sans quitter son écran des yeux, la secrétaire a dû apercevoir mon geste car elle dit :

– Franz ne va pas tarder.

« Franz »?

Je ne réponds rien.

– Qu’est-ce que vous voulez faire, plus tard? dit-elle.

– Que voulez-vous dire? Ah. Comme spécialité?

– *Mmh...*

Je la regarde, j’hésite, je finis par dire :

– De la chirurgie gynécologique...

– Vraiment ? Pourquoi venir ici, alors ?

Je ne sais pas quoi répondre. Elle mastique furieusement son chewing-gum et fait la moue.

– Ah, je comprends. On vous a *dit* de venir...

Je me tais. *De quel droit cette connasse me juge-t-elle ?*

– Vous avez déjà reçu des femmes en consultation ?

– Bien sûr. Mais surtout en chirurgie...

– Aïe ! Bon, ben va falloir vous y mettre. Mais il n'est jamais trop tard pour apprendre.

Elle lève la tête et l'incline sur le côté, à présent. Je n'ai jamais vu une secrétaire me jeter pareil regard. La plupart restent distantes et gardent leur hostilité pour elles, mais celle-ci semble prendre plaisir à se moquer de moi.

Sans me démonter, je m'approche de la guérite, je pose la main sur le comptoir, je dis :

– Pas de problème.

Elle hoche la tête, sort un autre chewing-gum de la poche de sa blouse, colle le premier dans le papier, fourre le second dans sa bouche.

– Bon ! Franz aime les internes qui ont de la personnalité.

« *Franz* ». *Ils ont gardé les vaches ensemble, ou quoi ?*

– Ah oui ? dis-je en tapotant le comptoir avec agacement.

– Yep. Ah, ce qu'on fait ici est moins passionnant que *faire sauter des utérus* ou *engrosser des bourgeoises pressées*, dit-elle en prenant une grosse voix. Mais c'est au moins aussi important...

Sa remarque me laisse sans voix. Son visage devient plus farouche.

– Désolée d'être agressive, mais vous venez de là-bas, explique-t-elle en tendant le menton en direction de la porte battante, et j'y ai fait de très mauvaises expériences avec des gens comme vous.

Je suis sur le point de lui rabattre son caquet en lui expliquant que je ne suis pas tout à fait « comme eux », mais elle tourne la tête vers la porte de rue.

– Ah... le voilà !

Je la regarde sans comprendre.

– Fr... le *docteur* Karma. Je viens de l'entendre passer sur son scooter.

Une demi-minute plus tard, une silhouette en caban bondit en haut des marches.

Le dos voûté, un petit sac à dos gris à la main, il entre, et lance : « Bonjour tout le monde. » Tandis que la porte se referme derrière lui, il

s'avance dans ma direction, fait à la secrétaire un clin d'œil séducteur et un sourire auxquels elle répond par une œillade extatique avant de me désigner : « Voici... *le docteur Atwood.* »

Il me regarde et me tend la main.

– *Docteur Atwood, Mmhhh...* (Il y a dans sa voix grave, presque rauque, la même pointe d'ironie que dans celle de sa secrétaire.)
Bienvenue ! Vous m'excusez une seconde ?

Et, sans me laisser le temps de répondre, il se détourne et entre dans le bureau de consultation.

Au moment où il disparaît, une femme gravit les marches à son tour, franchit la porte de rue et s'approche du comptoir, essoufflée et intimidée.

– Je suis en retard, je suis désolée... J'ai rendez-vous avec le Dr Karma.